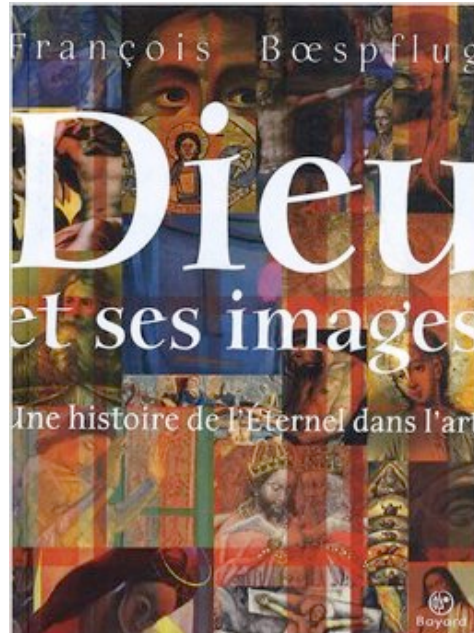


Dieu dans l'art Autour du livre de François Boespflug¹

Carl Havelange
Maître de recherche au FNRS
13 novembre 2008



J'ai le très grand plaisir d'accueillir François Boespflug, historien, théologien, professeur à l'université Marc Bloch de Strasbourg. Le livre dont il va être question ce soir, *Une histoire de l'Éternel dans l'art* ou une *histoire iconique de Dieu*, à peine sorti de presse, il y a quelques semaines, s'impose d'emblée comme un maître livre, l'un des meilleurs et des plus importants parus, depuis longtemps, sur la question de l'image. Il apporte tant de réponses – mais ouvre également à tant de questions –, qu'on ne peut évidemment le résumer en quelques traits. Je laisserai à son auteur le soin d'en marquer les grandes options et les grandes inflexions, le soin, peut-être, de parcourir rapidement les douze chapitres qui rendent si magnifiquement intelligibles l'histoire au long cours de la représentation de l'irreprésentable, qui est aussi – surtout –, l'histoire de « l'immense processus d'humanisation de Dieu ».

¹ Texte introductif de la conférence-débat organisée autour du livre de François Boespflug, Liège, Siloé, 13 septembre 2008.

Pour ma part – et très rapidement -, je me contenterai de vous dire pourquoi une première lecture et une première consultation de cet ouvrage somptueux me procure un tel sentiment d'enthousiasme et d'admiration et, surtout, une telle émotion.

C'est d'abord un livre qui traite de la question de l'image, une question qui s'impose comme l'une des plus importantes et des plus aigües de l'historiographie contemporaine. Pourquoi ? Et bien, notamment, parce que nous vivons, depuis plus de deux millénaires, dans une très curieuse civilisation qui n'a cessé de marquer à la fois une extrême défiance et un extraordinaire engouement à l'égard de l'image. Un double héritage culturel - celui, pour faire court, de la Raison antique et de la Révélation monothéïste -, a inscrit en nous l'idée que le Verbe surtout, que le Verbe seul, était l'instrument du Vrai. L'image, quant à elle, plus largement le sensible visuel, est perçue comme le lieu où se déploie l'erreur et où moutonne l'apparence trompeuse. Le mythe platonicien de la caverne et l'interdit du Décalogue à l'égard de l'image sont sans doute les deux piliers, philosophique et religieux, qui donnent corps et sens à cette défiance extrême. Pourtant, il n'est aucune culture qui n'ait, autant que la nôtre, produit autant d'images...

Ce paradoxe, je crois, ou cette tension extraordinairement dynamique, représente l'une des lignes de force principales de nos cultures. Il ne s'agit pas, bien entendu, de chercher à résoudre la contradiction - que l'on retrouve, diversement déclinée, à tous les moments de notre histoire -, mais au contraire de reconnaître là comme un lieu propre d'énergie et de signification qui nous fait être et devenir, sans cesse, ce que nous sommes et ce que nous devenons. Les cultures ne s'organisent pas en structures étales ni explicites, mais, au sens le plus profond du terme, en Mystères, où elles trouvent à la fois leur dynamique et leur poétique.

En prenant pour objet la représentabilité de Dieu, le livre de François Boespflug se situe d'emblée au cœur de ce questionnement : aussitôt, si je puis dire, il transcende son objet – qui, en lui-même n'est pas mince - et nous donne à comprendre une part essentielle de ce que nous sommes et que révèle ce régime si particulier de l'image en nos cultures. Mystère, disais-je. C'est ici, au sens cette fois plus précis, le mystère de l'incarnation qui est en jeu et qui est l'un des opérateurs principaux de ce formidable

devenir. Le mystère de l'Incarnation, celui-là qui ouvre nos cultures à l'Histoire et qui, dans le même mouvement, confère à l'image cette « légitimité en tension », dont je parlais, et sa véritable signification : l'image, en nos cultures si profondément déterminées par le christianisme, n'est-elle pas toujours marquée par ce désir d'accord entre le visible et l'invisible que l'événement culturel de l'Incarnation à la fois symbolise et rend possible ?

Il me semble que chacun des chapitres du livre de François Boesflug apporte à cette question des éléments de réponse...

Pour ma part, je pense aussi, par exemple, à cette extraordinaire piéta que Michel-Ange avait sculptée et dont il avait pour projet qu'elle orne son tombeau. Dans ce groupe sculpté, conservé au musée dell'Opera del Duomo, à Florence, Nicodème, entouré de la Vierge Marie et de Marie-Madelaine, tient dans ses bras la dépouille du Christ sur qui il porte le regard. On pense par ailleurs que Michel-Ange se serait représenté lui-même dans la personne de Nicodème, qui serait donc son autoportrait. Nicodème, sous les traits de Michel-Ange, tient dans ses bras le mystère de l'incarnation sur quoi il porte le regard. Nicodème, un peu nigaud, posant mal à propos des questions dont il ne comprend pas toujours la réponse, un peu couard et qui se tient trop volontiers dans l'abri de l'ombre et de la nuit, homme parmi les hommes, Nicodème porte le regard sur le plus grand mystère, l'énigme par excellence, l'incarnation de Dieu, sa mort et sa résurrection. Il porte le regard sur ce qu'aucun homme n'est en mesure de comprendre en raison, mais seulement par intuition ou dans l'éblouissement d'une vision. Il peine à comprendre ce qu'il voit, parce que ce qu'il voit, c'est le point de rencontre exact, tragique, insondable, le point de rencontre formidable entre le visible et l'invisible. C'est-à-dire que le regard grave et fasciné de Nicodème, hébété, ébloui, aveugle et voyant, est posé sur le mystère même de l'image, son acte de naissance dans le monde chrétien. Le mystère de l'Incarnation, n'est-ce pas le mystère de l'image où le visible et l'invisible se rencontrent, l'horizon rêvé où cette rencontre peut avoir lieu, qui la rend possible, légitime, et dont en quelque sorte elle procède ? Et derrière l'image en occident, qu'elle soit ou non image religieuse, n'y a-t-il pas toujours ce rêve obstiné du visible, qui perdure dans ses déplacements innombrables et subsiste jusque dans ses refus, le rêve de l'Incarnation, la croix qui donne à l'image sa tension ?

C'est la question que je voudrais poser à François Boesplug. Ce faisant, je me rends compte que je n'ai pas, comme il se doit, et comme je me proposais de le faire, établi la liste de toutes les qualités de son ouvrage : je n'ai pas dit l'extraordinaire érudition dont il procède, ni cette qualité non moins extraordinaire d'intériorisation qui lui permet de naviguer – avec quelle aisance ! -, entre les thèmes, les approches, les périodes, les enjeux. Je n'ai rien dit, non plus, de la clarté de l'exposé, de la beauté du texte, de la richesse de l'iconographie : je laisse à chacun d'entre vous le plaisir de goûter longuement chacune de ces qualités. Il en est une, cependant, pour terminer, que je ne voudrais pas manquer de souligner tout particulièrement : c'est l'attitude de pensée d'un chercheur – je ne crois ne pas me tromper en le disant -, qui a voulu substituer à l'orgueil de la conquête – si commun dans nos disciplines -, ce que j'appellerais la modestie de l'accueil.